

Une immersion qui mène à Cambridge

Un lycée nivellois pratique l'immersion depuis 2003. Le succès est au rendez-vous et tient en partie à l'énergie déployée par des professeurs qui doivent repenser leurs outils pédagogiques.

British jusqu'au bout de ses Doc Martens à lacets jaunes, Simon Edney, professeur d'anglais et d'histoire au lycée de l'Enfant Jésus, à Nivelles, distille depuis quatorze ans sa formidable énergie dans ses classes d'immersion. Sans jamais ménager ses efforts : « S'il faut faire comprendre ce qu'est un éléphant, je le mime », rigole-t-il en actionnant une trompe imaginaire. « Il faut incarner les choses, confie ce native speaker au délicieux accent britannique qui ne parle pas un mot de français en classe. S'ils rigolent, c'est qu'ils ont compris. Et puis ça met une meilleure ambiance ».

Good vibrations donc, dans ces classes qui ont choisi l'option immersion et suivent environ un tiers de leur cursus en anglais. Dès 8h20, le pédagogue (r)éveille ses élèves en les stimulant pour qu'ils prennent la parole. Ce matin-là, la constitution américaine est passée au crible en anglais dans le texte avec les classes de cinquième secondaire pour y déceler l'influence des philosophes des Lumières. En quatrième, ce sont les classes sociales de l'époque médiévale qui sont appréhendées au travers d'une enluminure rétroprojetée dont le prof examine tous les éléments avec ses élèves.

Les élèves rebaptisés de prénoms

anglophones

Pour que les adolescents trouvent ce mot qu'ils cherchent dans l'image (« Vous le connaissez ! »), Simon Edney met son sens du mime à l'œuvre en singeant le chevalier engoncé dans son armure, prétexte à un bon mot au moment où il l'écrit avec un « k » au tableau : « Saturday knight ». L'humour est aussi un de ses grands axes pédagogiques : « As the students get older, my jokes get worse », dit-il avec autodérision en classe (et donc en anglais). C'est qu'en grandissant, les élèves comprennent davantage les subtilités de la langue. En rhéto par exemple, le professeur les fait jouer avec les mots et les quasi-homophones : baking (cuire) et barking (aboyer), died (décédé) et dined (dîner)...

Tout au long du cours, il encourage et valorise chaque réponse, reformule, trouve des synonymes, corrige éventuellement un accent : « Pritivice, Cindy, not [Praince] ! » Les disciples de Cindy s'appellent Amy, Sally, Clyde, Susan, Jenny, Debbie, Terry... Nulle vague nivelloise de prénoms anglophones, mais un choix de l'équipe pédagogique : tous les élèves en immersion de l'Enfant Jésus ont été « rebaptisés » par les professeurs « pour faciliter l'interaction et accentuer le contexte 100 % anglophone », explique le directeur de l'école, Olivier Meinguet.

« On a certaines fiertés, s'enorgueillit-il. L'an dernier, tous nos élèves ont réussi le Certificat de l'enseignement secondaire supérieur en histoire (en français, NDLR). Comme il n'y a pas de certificat d'immersion, on les prépare aussi en rhéto à l'examen de Cambridge qui leur permet de s'inscrire dans les universités anglaises. Le taux de réussite est impressionnant : 85 %. On a aussi engagé un de nos anciens élèves devenu professeur d'histoire et qui a réussi son test d'aptitude à enseigner en anglais. »

C'est l'une des difficultés dont témoignent tous les directeurs d'établissements pratiquant l'immersion : recruter des professeurs aptes à enseigner dans la langue cible la matière qu'ils ont étudiée : « C'est une denrée rare, reconnaît le directeur du lycée nivellois. Pour notre part, soit on engage des anglophones qui doivent attester d'une connaissance approfondie du français,

mais avec la réforme des titres ce n'est pas toujours évident. Soit ce ne sont pas des "native speakers", qui après avoir réussi le test d'aptitude sont habilités à enseigner en anglais - avec le risque par moments de certaines imperfections dans la maîtrise de la langue. »

L'autre défi auquel sont confrontées les écoles en immersion, c'est l'absence d'outils et de manuels pédagogiques pensés pour ces classes. « Ils doivent

tout inventer, continue Olivier Meinguet. On était la troisième école à pratiquer l'immersion en Communauté française en 2003, on a essayé pas mal de plâtres au niveau administratif. » ■

ANNE-SOPHIE LEURQUIN

EN CHIFFRES

Un succès croissant

D'après le portail de l'enseignement en Fédération Wallonie-Bruxelles, « l'immersion linguistique connaît actuellement un engouement de plus en plus important (...) Cette approche implique concrètement une exposition intensive et de longue durée à une seconde langue au cours de la scolarité de l'élève et ce, par l'enseignement de certaines matières dans la langue de l'immersion ». Pour les secondaires, on est passé de 5.987 élèves inscrits en immersion en 2008 à 12.544 l'an dernier. L'enseignement primaire en immersion a davantage de succès : en 2016-2017, ils étaient 18.950 (dont 13.491 en néerlandais, 4.490 en anglais et 969 en allemand) sur 323.835 élèves inscrits en primaires. Dans le maternel, 3.957 enfants étaient inscrits en immersion l'an dernier.

A.-S. L.

en néerlandais « Le premier objectif est qu'ils osent parler »

En, twee, drie... Actie ! » Juf Charlotte actionne un clap comme au cinéma et invite tour à tour les enfants de sa classe de troisième primaire à jouer leur « rôle » sur l'estrade. C'est l'un de leurs premiers cours d'expression orale, sur les douze périodes par semaine d'immersion en néerlandais que propose l'école Notre-Dame de Grâce (Woluwe-Saint-Pierre), de la troisième à la sixième primaire.

Mais avant que les élèves s'emparent du dialogue, la professeure s'est assurée qu'ils en comprenaient le sens et le contexte : « De sketch is op school : wat is het ? » A révisé les personnages : « Er zijn twee personen. Juf is een meisje. Wim is het een naam van een jongen of een meisje ? » Ou encore « La juf demande : Wim ben je daar ? Tu peux me traduire ? », demande-t-elle à un des 24 élèves de sa classe. Avec ses élèves débutants, elle s'autorise encore le français pour ne pas les effrayer. Et puis, Juf

Charlotte fait aussi un maximum de gestes - « J'aime faire le clown », confie-

t-elle ensuite avec le sourire franc qui la caractérise. Ainsi pour montrer que la maîtresse garde le cahier de Wim, elle tient un schrijf imaginaire dans les bras.

« On peut choisir avec qui on est ? », demande un élève. « Juf Charlotte gaat kiezen », lui répond-elle en plaçant habilement un nouveau mot de vocabulaire.

La réussite des quatre classes d'immersion (sur les dix-huit que compte l'école) tient aussi en partie à la personnalité créative et enthousiaste des deux « juf », Charlotte et Inge. « Le but de l'immersion, c'est de leur donner envie d'apprendre une langue. Ça peut aller très vite en s'amusant, c'est pour ça que je privilégie les activités ludiques, le chant, le bricolage, les excursions... Beaucoup de parents me disent que s'ils avaient appris comme ça plutôt qu'avec des listes

de vocabulaire, ils auraient mieux appris », confie Juf Charlotte.

Des parents demandeurs

Conscients de l'importance de l'apprentissage des langues, les parents de ce quartier cosu de Bruxelles sont très demandeurs de ces classes d'immersion. « Au moment de l'inscription sur internet pour nos élèves qui vont entrer en troisième primaire, les 24 places sont prises en quelques secondes. On doit refuser une dizaine d'élèves chaque année », relate la directrice de l'établissement, Myriam Wallaert, qui porte ce projet depuis 13 ans déjà. « Tous les enfants et tous les parents ne le souhaitent pas, tempère-t-elle. Ce pourquoi on a fait le choix de proposer les deux circuits. Comme nous avons préféré ne commencer l'immersion qu'à partir de la troisième primaire, pour permettre aux enfants d'apprendre la lecture dans leur

langue maternelle. Globalement, les parents choisissent notre école plus pour son approche pédagogique que pour l'immersion en tant que telle. »

Pour la directrice, « le premier objectif de ces classes en immersion est qu'ils osent parler en néerlandais : les progrès dans une langue viennent avant tout de l'expression orale ». Et ce sans sacrifier le français, qui compte pour moitié dans le cursus scolaire de ces enfants en immersion. Concrètement, continue Myriam Wallaert, sur les douze périodes de néerlandais, trois se concentrent sur la langue en elle-même au second degré (cinq pour le troisième) et le reste est consacré au calcul, à la géographie, à l'actualité, à l'expression orale, aux voyages ou excursions... Comme le résume Juf Inge dans un français impeccable et sans accent, comme sa collègue, « ce ne sont pas des cours de néerlandais mais en néerlandais ». ■

A.-S. L.

LÉGISLATION**Quand commencer l'apprentissage**

Entré en vigueur en 2008, un décret définit quatre moments auxquels l'élève peut entamer cet apprentissage par immersion : la dernière année de maternelle, la troisième année de

l'enseignement primaire, la première année de l'enseignement secondaire et la troisième année de l'enseignement secondaire. Le nombre d'heures varie en fonction du moment choisi.

Pour tout enseignant s'engageant dans l'enseignement en immersion, une triple compé-

tence est exigée : un titre pédagogique, la connaissance approfondie de la langue de l'immersion (attestée par la langue du diplôme pour les « native speakers », par un examen pour les autres) et la connaissance fonctionnelle de la langue française.

A.-S.